

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 31

Artikel: Un cadeau de Normand
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La journée devait s'achever par une partie dans une cave amie, mais celle-ci avait été envahie par les eaux, de sorte que tout bonnement on s'est remis à table pour prendre encore un « verre plein », selon le style de la chanson que nous apprit jadis Ch. C. Dénéréaz. Et tandis que le groupe des Orientaux restait à Villerneuve, retournaient sans doute à l'Hôtel du Raisin où nous avions si bien diné, nous étions une dizaine à filer sur l'eau dans la direction d'Ouchy, émus à bon droit du plaisir que nous nous étions procurés en ce jour de juillet où le ciel, les montagnes, le lac, s'étaient parés de leurs plus beaux atours. Tu seras à la prochaine, Ulysse... L. M.

Un cadeau de Normand. — Césaire Alavoine, en état d'obésité, a frappé son voisin, Oscar Duponchel, qui lui intente un procès. Alavoine va trouver son avocat.

— Mauvaise affaire ! geste fâcheux ! déclare celui-ci.

— Si, pour amadouer le président du tribunal, je lui envoyais une dinde ?

— Gardez-vous-en bien, malheureux ! Tentative de corruption ! Ce serait la condamnation inévitée.

Huit jours après, après une brillante plaidoirie de l'avocat, Alavoine est acquitté et Duponchel condamné aux dépens.

— Eh bien ! Eh bien ! lui dit l'avocat. Je l'ai enlevé de main de maître votre acquittement.

— Oh ! c'est pas tant ça que la dinde.

— Comment ? Vous avez envoyé tout de même une dinde au président ? Mais vous avez failli tout perdre...

— Oh ! que non. Car c'est au nom de Duponchel que je la lui ai envoyée.

« BARON »

G'ETAIT un pauvre bougre. Il s'appelait Edouard ; on lui disait « Baron ». Tout le monde le connaissait.

Il sentait souvent la « goutte » !...

On le voyait déambuler sur les routes à grands pas traînants, réguliers et jamais plus longs l'un que l'autre de ses courtes bottes; ni la pluie, ni la neige, ni l'orage, ni même, je crois un tremblement de terre ne l'auraient fait allonger ses enjambées d'une ligne ; il n'a sûrement jamais su courir. Il ne paraissait pas plus vieux à quatre-vingts ans qu'à cinquante ; je l'ai toujours vu le même : même pantalon en accordéon, retenu très bas par une ceinture en loques, et qui plissait en grimaçant derrière, devant, à chaque pas ; même petit chapeau rond, petit, perché au coin de sa tête ébouriffée de cheveux hirsutes. Ce ridicule petit feutre, on se demandait toujours comment il tenait. Et, là, dessous, un chiffon de visage du pochard, le plus... pochard qu'on puisse imaginer !

Il avait un mot pour chacun. Quand on le rencontrait, on le voyait de loin changer sa chique de joue, et préparer sa remarque, qui lui suintait de son petit œil narquois avant de sortir par sa bouche.

— Salut ! « Baron » !

Et lui, de sa voix de basse profonde, un peu éraillée et traînante :

— Saluut !... Fait beau temps... hein !

Si c'était une demoiselle :

— Salut ! ma petite framboise ! et, du poing, il cabossait son chapeau en le faisant tourner drôlement sur son occupant.

« Baron » était travailleur : il sciait du bois pour les gens, il fabriquait des balais de « biolle », faisait les foins l'été, déblayait la neige l'hiver. Quand il était sans le sou, il se rendait auprès d'Eugène chez Abranca, brave homme, au cœur d'or, et qui était la providence de tous les pauvres bougres des alentours ; là, il mangeait à sa faim, amusait son monde, qui s'amusaient un peu de lui, puis il empoignait la scie ou la fourche, car, tout « saoulon » qu'il était, il avait cette fierté qui fait refuser l'aumône. Les édiles de la commune eurent d'ailleurs toutes les peines du monde à le faire rester à l'Asile communal pour y finir ses jours. C'est pour cela qu'il était sympathique, c'est pour cela qu'on ne lui en voulait pas trop d'avoir une soif éternelle et un faible

prononcé pour les petits verres.

Il avait aussi fait son service militaire. Mais, quel soldat ! Toujours en retard, le képi sur l'oreille, il se faisait « coiffer » le premier jour du « camp ». Baron, soldat, c'était une caricature de carte postale. Aux inspections d'armes, lui et le major Berney, de célèbre mémoire, étaient de vieilles connaissances. « Ah ! voilà mon artiste ! » s'écriait Beney, de sa voix de stentor, il menaçait notre homme du « clou », à cause de son fusil invariablement « piqué », mais il ne le punissait jamais.

Baron jouait de l'accordéon, en reniflant de temps à autre, un peu comme les basses de son instrument.

Il avait même été marié dans son jeune temps. Mais sa femme était morte jeune à l'Hôpital cantonal, et lui, il en avait pris une telle « chique » qu'il était arrivé trop tard à l'enterrement. Ce coup avait chaviré son cerveau assez peu équilibré, et, des farceurs, qui ne croyaient pas mal faire, lui firent croire que quelqu'un lui cachait sa femme. Dès lors, dans ses « tunes », Baron cherchait sa Sylvie, et allait la réclamer un peu partout.

Il avait une santé de fer : un matin d'hiver, on le trouva pris dans le glaçon d'une gouttière sous laquelle il était tombée le soir précédent en sortant de l'auberge. Une autre fois, par une nuit neigeuse, il dormait derrière l'église sous une couche de trente centimètres de neige. Il vivait dans une crasse repoussante, et, pourtant, à quatre-vingts ans, il n'avait jamais fait un jour de maladie. Après ça, vantez l'hygiène et la sobriété ! Il était fait à la dure. Un jour que le médecin, pris de pitié pour sa joue enflée, lui avait arraché plusieurs énormes chicots, il lui demanda, l'extraction faite : « Je t'ai fait mal, Baron ? » Mais lui, se retournant vers l'assistante qui lui avait tenu la tête :

— Vous avez les mains dououououces !...

Pourtant, depuis huit jours, on n'apercevait plus sa silhouette familiale sur la route qui va du Café de la Gare à l'Asile, en passant par l'Hôtel de la Poste. Le père Meylan, son compagnon de chambrière, avait renseigné les gens qui s'inquiétaient de Baron : « Baron était malade, cette fois-ci ; c'était le « coffre » qui n'allait pas ; il « ranquemelait », il souffrait ; on lui avait tiré trois litres d'eau...

Baron, malade ! quelle nouvelle ! On le croyait éternel, ce Baron ! On suivait sa maladie pour le moins aussi attentivement que l'agonie de Joffre. Le père Meylan publiait chaque jour son bulletin de santé...

...Et Baron est mort hier soir. Quel événement ! Cyprien.

TRADITIONS POPULAIRES FRIBOURGEOISES

NOUS avons immédiatement mis pied à terre pour faire manger les chevaux, et nous avons été nous promener hors ville jusqu'à l'ossuaire (qui est à un bon quart de lieue de Morat), où sont conservés les ossements des Bourguignons tombés sur le champ de bataille de Morat... Cet ossuaire est tenu fermé et c'est le bailli de Morat qui en a la clé; motif : les Bourguignons ont plusieurs fois tenté d'y mettre le feu ou de le détruire d'une autre manière pour en finir une bonne fois avec cette commémoration...

Nous sommes descendus à Morat à l'auberge « A l'Aigle », et là, nous avons subi la vieille coutume. Après que nous eûmes diné, les musiciens sont entrés dans la salle et après eux est venue une femme qui marchait appuyée sur un bâton ; elle avait une vieille coiffe noire par-dessus son voile, qu'elle laissait un peu pendre par derrière ; devant son visage, qui était tout barbouillé de charbon, elle portait au lieu de mouchoir un vieux chiffon ; elle avait aussi mis une vieille jupe déchirée et s'était fabriqué une grande bosse. Elle s'assit à côté de nous à table, et selon la vieille coutume, nous devions l'embrasser, mais nous ne voulûmes pas y consentir ; cependant, Monsieur Murhardt et moi nous

avons dansé avec elle. Et lorsque nous l'eûmes contentée avec un demi-thaler, elle est revenue et nous a priés de nous inscrire dans le livre (où se trouvent les signatures d'un grand nombre de voyageurs). Et voici ce que j'ai écrit : « Je déclare que le 17 mars 1643 nous sommes arrivés à Morat, que selon la vieille coutume de la localité, nous avons contenté la Compagnie et donné un demi-thaler à l'horrible vieille sorcière (sans aucun doute échappée de chez le diable), etc. »

Et doivent subir cette coutume tous ceux qui ne sont encore jamais venus dans cette localité. Il ne leur suffit pas de devoir embrasser la vieille ; mais quand d'autres gens (qui précédemment ont déjà passé par ce chemin) sont là, les nouveaux venus sont tenus de les défrayer. A ce sujet, un gentilhomme de Saint-Gall nous a raconté à l'auberge, à Payerne, que les négociants de St-Gall qui parcourrent le chemin avaient fait un pacte pour que cet usage, dont ils profitent, fût maintenu, et ne tombât pas en désuétude. Et il est bon que précisément nous ayons été seuls, puisqu'ainsi nous n'avons payé que pour nous-mêmes, et pour aucun étranger.

Et comme nous étions sans étrangers, il nous était assez indifférent de laisser ou non cette vieille femme nous aborder, mais comme d'une manière ou d'une autre, il fallait lui donner la gratification, nous tenions d'autant plus à en avoir pour notre argent, et à voir la hideuse vieille figure ; à cause de cela, nous la fimes venir.

On observe un usage analogue à Aarberg (sur l'autre route de Genève).

Extrait de l'ouvrage : « Voyages en Suisse 1634 et 1646 », par Elie Brackenhoffer, de Strasbourg. Traduit d'après le manuscrit du Musée historique de Strasbourg, par Henry Lehr, Lausanne. Editions Spes, 1930.

Aimablement communiqué par M. Jean d'Amman, à qui nous adressons nos meilleures remerciements.

LES ABEILLES SAVENT-ELLES L'HEURE ?



Il n'y a pas à douter que les abeilles reconnaissent les endroits qui leur sont familiers. De récentes observations de M. Auguste Forel indiquent que les abeilles possèdent aussi le sens de l'heure.

Voici comment il a constaté la chose :

C'est l'habitude, chez lui, en été, que l'on prenne les repas en plein air sur une terrasse. Dès le matin, à 7 heures, la table est dressée et, sur celle-ci il y a en particulier des confitures qui restent là jusque vers 10 heures. A midi, le grand déjeuner ; mais les confitures ne se montrent pas. Elles reviennent à 4 heures, lors du goûter ; pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

A une centaine de mètres de la terrasse se trouve une ruche d'abeilles.

Celles-ci, jusqu'au mois de juin dernier, étaient montrées remarquablement discrètes. Mais un jour, la cuisinière ayant fait cuire des cerises les mit à refroidir sur une fenêtre entourée de fleurs, voisine de la table. Une abeille découvrit ces cerises et fit savoir sa trouvaille, évidemment, car en quelques heures tout l'essaim était présent.

La bonne aubaine qu'elles avaient eue l'incita les abeilles à visiter désormais les confitures sur la table. Le lendemain, il y eut plusieurs visites et chaque jour le nombre augmenta.

« Nous sommes perdus, déclara M. Forel. Il n'y aura plus moyen de déjeuner. »

Et les choses se passèrent comme il l'avait prédit. D'abord les abeilles vinrent à peu près à toute heure ; mais bientôt elles s'aperçurent qu'il n'y avait rien à faire, sauf de 7 à 10 heures et vers 4 heures ; elles ne vinrent qu'au moment où les confitures étaient là. Un jour, le 17 juillet, la place fut intenable ; il fallut battre en retraite, et l'on dut renoncer désormais à prendre le premier déjeuner sur la terrasse. Mais on dressa la table quand même pour voir. Et l'on constata que dès 7 heures les abeilles arrivaient et qu'il en venait sans cesse de nouvelles, qui